

Extrait de: «Les Objectifs de nos luttes de classes»

par Victor GRIFFUELHES et Louis NIEL

ex-Secrétaires de la Confédération générale du Travail.

Première partie: «**Le syndicalisme révolutionnaire**» par Victor GRIFFUELHES (*voir par ailleurs*).

Deuxième partie: «**La valeur sociale du syndicalisme**» par Louis NIEL.

La Publication sociale - PARIS - Année de publication non-précisée.

LA VALEUR SOCIALE DU SYNDICALISME

AVANT-PROPOS:

Les discussions entre syndicalistes, socialistes et anarchistes deviennent de plus en plus fréquentes. Si le ton, grâce à un progrès sensible de l'éducation des militants, n'est un peu moins bourru, le thème n'en varie pas.

Pour les premiers, il n'y a que les groupements d'intérêts des travailleurs organisés corporativement qui puissent émanciper le peuple. Les seconds ne voient de salut que dans la conquête, légale ou révolutionnaire, des pouvoirs publics. Quant aux troisièmes, seule une action constante de violence et de révolution contre l'Etat synthétisant toutes les autorités, peut résoudre le problème social. Et, là-dessus, ce sont des discussions interminables à rendre jaloux les plus farouches byzantins.

Il n'y a là rien d'étonnant. C'est la parenté qui, quoi qu'en disent les sectaires de tous bords, existe entre ces germains, qui explique la fréquence de ces discussions. Il y a, entre les uns et les autres, non seulement une grande communauté dans le but, mais encore des attitudes, communes dans certaines tactiques. On peut dire des syndicalistes, des socialistes et des anarchistes qu'ils hantent, pour ainsi dire, une même maison à plusieurs étages ou à plusieurs pavillons, mais ayant des dépendances communes. Chacun, y pénètre par la porte ou son escalier, mais il n'est pas rare de les rencontrer mélangés dans les dépendances communes, et ce sont ces fréquentes rencontres qui amènent ces nombreuses discussions, comme on discute souvent entre voisins d'une même habitation.

Ce qu'il y a de plus singulier, par exemple, c'est le sectarisme coutumier - quand ce n'est pas davantage - de ces discussions, et l'acharnement que chacun met à vouloir prouver que sa doctrine est la seule bonne, ou bien la meilleure.

«*La seule bonne*»? J'aimerais bien connaître l'omniscient, le Dieu qui pourrait le prouver! N'y a-t-il qu'une méthode bonne? N'y a-t-il qu'une tactique efficace? N'y a-t-il qu'une doctrine qui soit toute la vérité?

Et s'il n'y en a qu'une, quelle est celle-là? Et même si, théoriquement, on démontre quelle est la seule utile, osera-t-on affirmer que tous les tempéraments, tous les caractères, toutes les intelligences, tous les hommes pourront s'adapter à cette unique action nécessaire?

Un peu plus de modestie, je crois, nous conviendrait mieux, et l'on nous prendrait pour des êtres un peu moins déraisonnables si nous voulions bien, les uns et les autres, admettre cette vérité évidente qu'il est naturellement et scientifiquement impossible de vouloir plier les millions et les millions de volontés différentes qui caractérisent notre humanité sous une unique forme de pensée ou d'action.

Et si les différentes formes d'action employées par des hommes ayant, cependant, des vues communes pour des buts successifs sont la conséquence inévitable de l'infinie variété des caractères et des intelligences, autant que de l'immense complexité du problème social, que nous importe de savoir quelle est la meilleure?

Parmi les actions qui combattent un même mal ou qui convergent vers un même but, il n'y en a pas de meilleure, il n'y a que des actions utiles, accomplies, dans leur diversité, par des hommes groupés par leurs intérêts communs, par leurs conceptions politiques, par leurs tempéraments ou leurs caractères, ou par leurs affinités intellectuelles ou morales.

Les syndicalistes luttent le plus directement possible contre le mal patronal, et orientent leur action vers la réalisation de la propriété sociale. Les socialistes luttent sur un autre terrain contre le mal du salariat, et orientent leur action vers la réalisation de la propriété collective. Les anarchistes luttent avec d'autres armes et par d'autres moyens contre ce mal hideux qu'est l'exploitation de l'homme par l'homme, et orientent leur action vers la réalisation de la propriété commune.

Enfin, quelques-uns dépensent leur activité de combat simultanément dans plusieurs de ces diverses actions, mais tous ont ceci de commun qu'ils résistent comme ils peuvent contre une aggravation d'exploitation, et qu'ils préparent, par une transformation de la propriété, plus de bien-être et plus de liberté.

Quelle est celle de ces actions qui est la seule bonne ou la meilleure? Encore une fois, je défie qu'on l'établisse.

Je sais bien que lorsque nous avons nous-même, adopté une forme plus particulière d'action, nous nous imaginons que c'est celle-là la meilleure. Dans notre sincérité, faite de naïveté autant que de raison, nous voulons qu'elle soit la seule bonne, car nous ne pouvons pas comprendre que tous nos voisins ne se laissent convaincre par nos arguments et ne se décident à adopter notre propre forme d'action.

Eh bien, il faut en prendre notre parti. Toutes ces formes d'action existent parce qu'elles répondent à des nécessités, à des possibilités et à des besoins différents. Elles existent parce qu'elles s'adaptent à des caractères divers et des intelligences inégales. En un mot, elles existent parce qu'elles ne peuvent pas ne pas exister.

L'essentiel, dès lors, est d'en proclamer l'équale utilité, quelle que soit la valeur sociale particulière de chacune d'elles.

Dans la construction d'une maison, qui est le plus utile, de l'architecte ou du maçon? A cette question, les bourgeois ont l'habitude de répondre que c'est l'architecte. Ils sont logiques. Car, quand on ne peut, concevoir une société sans degrés hiérarchiques conférant des situations sociales différentes, on ne peut répondre autrement. Mais nous, inspirés par nos principes d'égalité sociale, nous répondons toujours que, quelle que soit la fonction de ces deux collaborateurs, ils sont tous deux également utiles. Allons-nous devenir bourgeois, à notre façon, en établissant une échelle de valeur pour nos diverses actions nécessaires?

Que nous le voulions ou non, nous sommes les collaborateurs d'une œuvre commune. Voilà pourquoi toutes nos discussions méchantes, haineuses, quelque-fois calomnieuses, inspirée par de sots sentiments de prépondérance impossible, nous font plus de mal que de bien, puisque c'est notre adversaire commun qui en rit. Nous ferions mieux de les cesser.

La discussion? Certes oui, elle est utile. Mais à condition qu'elle soit correcte et qu'elle n'ait pas d'autre objet que de nous permettre, aux uns et aux autres, de déterminer clairement quelle est celle de ces diverses actions qui va convenir le mieux à notre tempérament et à nos aptitudes.

C'est dans cet esprit que je voudrais esquisser dans cette courte étude ce que j'appelle la valeur sociale du syndicalisme, c'est-à-dire la triple valeur politique, économique et morale incorporée dans l'action syndicale.

Ces lignes sont écrites sans aucune prétention pédagogique, encore moins dogmatique.

Elles ne contiennent pas toute la vérité, puisqu'encore nul ne peut se flatter de l'avoir monopolisée -

quoiqu'on pense les religieux des églises anarchiste, socialiste, syndicaliste ou catholique.

Je crois simplement qu'elles en contiennent une partie.

Aux lecteurs de la dégager.

Les ouvriers non syndiqués y en trouveront, je pense, suffisamment pour se syndiquer sans hésitation après avoir lu.

Les militants, plus particulièrement chargés de la besogne d'éducation et de propagande, y en découvriront peut-être aussi quelques parcelles, qui faciliteront d'autant leur tâche d'éducateurs et de propagandistes.

Louis NIEL.
